

c'est à l'exécuteur à créer lui-même le rythme suivant la décision de l'oreille, le besoin du texte et l'exigence de l'inspiration toujours si puissante en religion.

La musique moderne, elle, — j'entends cette musique figurée que l'on trouve surtout au théâtre, et qui réussit quelquefois à faire oublier l'insuffisance sinon l'immoralité d'un livret ridicule — la musique moderne est parfaitement rythmée et mesurée.

Il résulte de là que le plain-chant, au point de vue du rythme et de la mesure, est en quelque sorte à la musique moderne ce qu'est l'éloquence à la poésie. Mais alors comment voulez-vous que la musique figurée, qui vit de mesure et de mesure bien déterminée, puisse s'harmoniser avec les paroles liturgiques si nombreuses, mais d'un mouvement si irrégulier ?

La conclusion me semble logique : à l'église chantons surtout du plain-chant ; sinon, à la suite d'illustres compositeurs, nous devons torturer cruellement certains textes liturgiques, et, sous prétexte de faire ou de terminer une phrase musicale, une fugue vertigineuse qui sent le théâtre par toutes ses notes, nous irons répétant pendant deux ou trois pages toujours et toujours... le même mot.

Mais le chant grégorien n'est pas seulement une forme musicale, c'est aussi un art complet et qui se prête admirablement à l'expression du sentiment religieux. Nous avons déjà nommé le *Stabat Mater*. Voilà un morceau qui a tenté bien des artistes, des génies même. Et pourtant j'ai presque envie de dire que si l'on a composé des *Stabat*, l'Eglise seule a fait le *Stabat*.

Qu'est-ce que le beau ? La splendeur du vrai.

Or, en variant la musique à chaque strophe, un Pergolèse, un Rossini a pu déployer d'incomparables richesses artistiques, mais il a méconnu le véritable accent de la douleur qui se plaît à se répéter.

Une mère a perdu son fils ; elle nous dit sa peine. Si elle déclame, si elle fait des phrases — même des phrases d'une mélodie et d'une harmonie parfaite, croyez-vous à sa douleur ? Vous levez tout simplement les épaules et vous dites : nous sommes au théâtre. Non, ne pas vouloir qu'un seul soupir de l'âme de Marie ressemble à celui qui l'a précédé, c'est ne pas connaître la théorie des passions humaines. Quand il y a chan-